Histoire de l'administration française

Histoire de l'administration française

Conférences des années 2010-2011 et 2011-2012

Guy Thuillier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1514>

DOI : 10.4000/ashp.1514

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2013

Pagination : 211-214

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Guy Thuillier, « Histoire de l'administration française », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 144 | 2013, mis en ligne le 07 novembre 2014, consulté le 05 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1514> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1514>

HISTOIRE DE L'ADMINISTRATION FRANÇAISE

Directeur d'études : M. Guy THUILLIER,
correspondant de l'Institut

Programme de l'année 2010-2011 : I. *Les principes de l'histoire de la bureaucratie.* — II. *L'esprit de corps.*

Au cours de l'année scolaire 2010-2011, nous avons abordé des sujets difficiles de l'histoire morale de l'administration et du métier de l'historien (notamment l'art de la mise en scène), mais pour des raisons de santé nous n'avons pu tenir tous nos séminaires.

Nous avons en particulier traité de la bassesse dans l'administration et de son histoire. Personne n'ose trop parler de la bassesse, et pourtant dans la bureaucratie, on constate chaque jour beaucoup de bassesses, c'est un élément oublié de la comédie administrative.

Le mot est difficile à définir : c'est 1) un manque d'élévation morale, 2) l'absence de fierté, 3) une action vile ; on voit le flou, l'incertitude du mot (on se garde de l'employer dans la notation administrative, c'est plus prudent). La science administrative dédaigne ce mot (il n'est pas « convenable »), et on a du mal à en discerner les sources : la lâcheté, l'envie, la sottise, la jalousie, le mépris. Les formes en sont multiples : on trouve par exemple 1) les *conduites basses* (les dénonciations, le cafardage, la calomnie, les intrigues par en-dessous) ; 2) la *bassesse d'esprit* (les flatteries, la servilité, la domesticité, les petites cours) – mais jusqu'où doit-on étendre la bassesse d'esprit ? il y a la bassesse des gens très intelligents et celle des médiocres, des esprits subalternes ; 3) la *bassesse par peur* (on a peur des autres, des patrons, de ses pairs, de ses subordonnés : la peur est chose très générale).

Il faudrait que la science administrative étudiât un jour le rôle de la bassesse dans le quotidien du bureaucrate : par exemple la dénonciation est une forme de conduite basse très répandue, on épie l'autre, on l'espionne, on cherche à le mettre en difficulté, on répand des rumeurs, on le dénonce au patron, au personnel, on veut lui créer des ennuis, ruiner sa réputation, le « couler » (dans de petits milieux fermés comme les ambassades, les petits corps, c'est une pratique fréquente, les services du personnel sont très défiant de ce type d'intrigues). Et il faudrait évoquer les rumeurs qui « condamnent X », les *on-dit* propagés par les secrétaires, les intrigues menées en sous-main, les cabales : le champ d'observation est considérable dans une direction, un ministère.

Pour l'historien la grande difficulté est de trouver de bonnes traces : les témoignages sont très rares ; le plus remarquable est celui d'un chef de bureau du ministère de la Guerre, Aimès, qui publie en 1887 (à 65 ans) *La réforme administrative et le favoritisme* (nous l'avons étudié dans *Bureaucrates et bureaucratie en France au XIX^e siècle*, 1980, p. 114-133) : c'est un livre qu'il faudrait rééditer ; il règle ses comptes,

c'est presque une *prise de parole*. Mais les archives montrent souvent à nu la bassesse : ainsi on trouve aux Archives nationales des cartons entiers de dénonciations pour Paris en l'an II et l'an III, dans la série F7, qui n'ont pas été exploités pour faire une histoire de la dénonciation. Le matériel le plus riche est donné par les notes des fonctionnaires – sous-préfets, ingénieurs des Ponts-et-Chaussées, ingénieurs des mines, employés de ministère, professeurs, officiers : ce sont des milliers de cartons qui montrent des rapports complexes ; on y trouve des dénonciations, des notes méchantes, la trace d'intrigues difficiles à déchiffrer, le jeu des petits intérêts, des calomnies, des jalousies violentes ; ce sont des matériaux étonnants pour l'histoire de la bassesse d'esprit. Les préfets ont souvent au XIX^e siècle des formules assassines contre des sous-préfets ou des conseillers qu'ils n'aiment pas : « M*** n'a pas tout l'aplomb nécessaire, et est trop sous l'influence des coterie et se laisse aussi beaucoup diriger par sa femme ». « Manquant de maturité, n'a jamais pris au sérieux ses fonctions de conseiller de préfecture ». « M*** aime trop le mouvement pour aimer le travail. Il a un besoin incessant de locomotion. Il s'absente souvent, beaucoup trop souvent (...) », et le préfet souligne qu'il fait des dettes : ce que n'aime guère le Personnel. « Livré à lui-même, M*** serait un sous-préfet plus qu'ordinaire. Dirigé par sa femme, il suffit à ses fonctions... » Les préfets sont souvent fort peu charitables, mais c'est leur devoir d'avertir les bureaux de Paris des défauts et faiblesses des sous-préfets, et de signaler les moindres rumeurs qui peuvent nuire au prestige du corps ! Mais derrière le jeu des notes, on trouve souvent la jalousie, le dédain, le mépris (on tracasse celui qu'on méprise). On devrait corps par corps examiner le jeu des notations. Et les dossiers contiennent aussi beaucoup de lettres de collègues, d'administrés, de créanciers même, dénonçant la conduite ou les mœurs : on a là une *vision noire* de l'administration. Les dossiers personnels sont des éléments importants pour une histoire de la bassesse dans l'administration ; mais il n'est pas facile d'en esquisser les grandes lignes, car il nous manque une réflexion doctrinale sur le rôle, la signification de la bassesse, et sur son importance dans la vie quotidienne : c'est là le rôle d'une science administrative qui serait plus attentive à ce qui se passe réellement dans les bureaux.

Programme de l'année 2011-2012 : I. *Les principes de l'histoire de la bureaucratie*. — II. *L'esprit de corps*.

Au cours de l'année scolaire 2011-2012, nous avons abordé quelques questions délicates de l'histoire administrative, par exemple l'aventurisme administratif (nous avons étudié quelques exemples pour l'Outre-Mer) et du métier d'historien (ainsi sur la *mise en scène* d'une recherche, sur la nécessité de décrocher vers 60-65 ans et d'inventer de nouveaux principes de travail), mais pour des raisons de santé nous n'avons pu tenir toutes nos séances.

Nous avons en particulier traité d'un sujet trop oublié quand on analyse le métier d'un historien : la chasse à la belle pièce.

Personne ne réfléchit sur la belle pièce : c'est le fondement du plaisir de l'historien, et souvent elle provoque la rédaction d'une étude et même – quand on a les Dieux avec soi – d'un livre. Mais parler de la belle pièce éloigne de l'histoire savante, dogmatique,

aseptisée (on retourne à Sylvestre Bonnard...). Pourtant, quand on regarde son passé d'historien, on s'aperçoit de l'importance de la belle pièce, même dans les histoires fortement techniques (ainsi en histoire monétaire, nous avons découvert les rapports d'un conseiller technique de Turgot en 1775, Frenais, ce qui nous a conduit à publier l'ensemble de ses notes)¹. Si l'on cherche à réfléchir sur la belle pièce, on saisit bien son rôle : elle apporte du plaisir au joueur, le plaisir de la chose inconnue à développer, le plaisir de la prise (on est le premier à la mettre au jour), elle donne des clefs nouvelles de recherche, des lumières neuves, elle se définit par l'effet de surprise, elle oblige à faire, on a des devoirs envers elle, on doit lui donner vie, opérer une *resurrection* ; elle s'inscrit dans la mémoire : on a une mémoire particulière de la trouvaille, de l'émotion qu'elle crée (on se souvient des épisodes de la chasse, des déceptions, des impatiences, des surprises quand on fait des trouvailles en chaîne...). C'est un don de la Providence, mais on est souvent piégé par la belle pièce, on peine à la mettre en lumière, il faut de la ténacité, du courage pour la mettre en valeur, la commenter intelligemment, pour passer de la belle pièce au livre.

Comment évoquer les effets de la belle pièce ? C'est une partie du *métier* qu'on oublie souvent. En premier lieu, quand on est jeune, attentif aux « leçons » des maîtres, on n'a pas trop de considération pour la belle pièce, on l'ignore : c'est à l'expérience qu'on saisit son rôle essentiel, elle permet d'avoir une plus grande liberté de jeu, de pénétrer dans des terres inconnues (nous avons découvert à 21 ans les carnets intimes du maître de forges Émile Martin le père de l'acier Martin, mais nous n'avions pas bien mesuré les conséquences de cette trouvaille). En deuxième lieu la belle pièce fait avancer la discipline, elle ouvre une *via nova*, on est obligé de la publier, de la commenter, de découvrir des pièces connexes ou parallèles. C'est un ressort du jeu, si l'historien sait s'ouvrir au don de la Providence, ne pas la refuser (c'est un vieux thème des spirituels du xvii^e siècle : comment dit le P. Crasset en 1675 : « Ne refusez jamais ce qui vous est donné »). Or refuser le don est chose fréquente chez le jeune et le moins jeune, parce qu'on a des préjugés, une volonté propre. Or, à certain niveau, la belle pièce peut guider sur la bonne cible, être même à la source d'une *histoire à naître*²... En troisième lieu, la belle pièce peut inciter à créer, elle réveille la volonté de créer quelque chose à soi, de ne pas imiter, d'aller *à travers champs*, comme dit Claude Bernard (le seul conseil qu'on devrait donner à un historien, c'est, *N'imitiez jamais*). La belle pièce renvoie à soi, à sa capacité de rêver, à son *vouloir-crée*r, elle réveille parfois celui qui tend à s'endormir, à devenir un insecte spécialisé (comme disait Henri-Irénée Marrou... En quatrième lieu, on doit être sensible à la belle pièce : c'est une question d'*éducation du regard*, de la sensibilité (tout comme pour l'amateur de dessins). En général c'est le fait d'historien non dogmatiques, rebelles aux grandes explications et aux grands « systèmes » et qui ont une certaine expérience de la vie pratique. La belle pièce révèle quelque chose – une contradiction, une rupture, un désordre, un

1. *Le désordre de l'administration des monnaies sous Louis XVI. Les mémoires de Frenais en 1776-1778*, 2006 (415 pages).
2. Nous avons ainsi découvert un jour à la Bibliothèque nationale le grand rapport de Loménie de Brienne sur la mendicité (1774), nous avons été conduit ainsi à examiner dans le détail la politique de la mendicité (*Aux origines de l'administration sociale. Le rapport sur la mendicité de Loménie de Brienne en 1775*, 2002, 494 p.).

vécu – qui n'appartient pas à l'histoire systématique, on entre dans un monde *à part* (ainsi quand on met au jour le journal intime d'un maître de forges de 1828 à 1852, Georges Dufaud, on découvre un monde étonnant, inconnu, grouillant de vie).

On voit l'importance de la belle pièce : elle est source de plaisir, de jouissance (Roland Barthes insistait, à propos du plaisir du texte, sur la « jouissance » qui implique une *dépense*, une *expérience de la dépense*). On doit être attentif à cette jouissance, entretenir le goût de la *belle pièce* en flânant à travers les fonds d'archives, de manuscrits, mais aussi chez les marchands d'autographes ou de livres anciens : flâner est une part non négligeable de l'imaginaire de l'historien (il y a tout un art de flâner). La belle pièce affine le goût, elle donne la volonté nécessaire : en flânant dans le fonds de l'intendant Arnoul au Cabinet des manuscrits, nous avons un jour par hasard repéré un mémoire de 4 pages d'Arnoul qui voulait créer une sorte d'école diplomatique : ce mémoire nous a conduit, de proche en proche, à étudier l'*Académie politique* créée en 1712 par Louis XIV¹, que l'histoire administrative avait quelque peu oubliée... La belle pièce oblige à faire, à voir, à inventer des ensembles, à innover... À la vérité, il faudrait peut-être enseigner le goût de la belle pièce : mais est-ce possible ? Comment enseigner la théorie de la « trouvaille », c'est-à-dire du hasard, de la jouissance du hasard ? Il est impossible de toute façon d'enseigner le flair, le coup d'œil pour reconnaître ce qui est important, à l'évidence personne n'oserait enseigner l'art de flâner ou l'art de rêver sur la belle pièce...

1. Nous avons publié tous les mémoires sur cette Académie, *La première École d'administration : l'Académie politique de Louis XIV*, 1996, 208 p.